

## Philosophiques

philosophiques

Catherine Collobert. *L'Être de Parménide ou le refus du temps*,  
Préface de Marcel Conche, Éditions Kimé, Paris, 1993, 299  
pages.

Philippe Constantineau

Volume 22, numéro 1, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027316ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027316ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Constantineau, P. (1995). Compte rendu de [Catherine Collobert. *L'Être de Parménide ou le refus du temps*, Préface de Marcel Conche, Éditions Kimé, Paris, 1993, 299 pages.] *Philosophiques*, 22(1), 163–165.  
<https://doi.org/10.7202/027316ar>

**Catherine Collobert**, *L'Être de Parménide ou le refus du temps*, Préface de Marcel Conche, Éditions Kimé, Paris, 1993, 299 pages.

**par Philippe Constantineau**

Le titre du livre de C. Collobert fait écho à un article de G. E. L. Owen (« Plato and Parmenides on the Timeless Present », *The Monist* 50, 1966, rééd. dans A. P. D. Mourelatos (éd.), *The Presocratics*, New York 1974, p. 271-292). Cet article reprenait la thèse soutenue jadis par G. Calogero (*Studi sull' eleatismo*, Rome 1932, p. 179), suivant laquelle Parménide, en niant le passé et le futur,

aurait « nié » le temps et fait de l'Être – l'étant (*to eon*) – un intemporel. Déjà L. Tarán (*Parmenides*, Princeton 1965, p. 179), U. Hölscher (*Parmenides. Vom Wesen des Seienden*, Francfort 1969, p. 90) et K. Bormann (*Parmenides*, Hambourg 1971, p. 155), sans oublier H. Fränkel (*Wege und Formen griechischen Denkens*, 3<sup>e</sup> éd., Munich 1968, p. 191n.), ont fait valoir contre cette interprétation que ce ne sont pas le passé et le futur qui se trouvent niés chez Parménide, mais que l'étant appartienne au passé ou au futur, impliquant par là qu'il est inengendré et impérissable.

La première partie du discours de la déesse qui, dans le *Poème* de Parménide, reste inconnue, met patiemment en place un argument visant à ne faire admettre que l'étant comme objet d'un discours sur la vérité. Quant aux êtres qui seraient soumis au devenir – au temps ? –, ils font l'objet de la deuxième partie de son discours. Le temps ne fait donc pas l'objet du Discours sur la vérité et n'est à vrai dire pas thématisé dans l'autre discours non plus. Rien dans le *Poème* nous permet donc de dire que le temps fait l'objet d'une négation déterminée chez Parménide. Son statut ontologique reste inéclairci, tout comme l'est d'ailleurs celui de la pensée (*noësis*), pourtant invoquée à maintes reprises pour asseoir l'Être comme seul objet du Discours sur la vérité.

Selon Parménide, l'Être n'est pas soumis au devenir. Peut-on en conclure à un « refus du temps » ? C'est, en tout cas, le parti que l'A. a décidé de prendre. « Ce travail est né de la volonté de comprendre comment, dès son origine, la pensée de l'Être s'est constituée comme refus du temps, comment "être" a cessé de signifier "devenir" », peut-on lire dans l'avant-propos de son livre (p. 3). Un refus, une « décision essentielle » serait donc à l'origine de cette pensée.

Bien que l'A. affirme avoir procédé à une interprétation immanente du *Poème* de Parménide, s'appuyant pour une très bonne part sur les travaux de M. Heidegger, N.-L. Cordero, L. Couloubaritsis et D. O'Brien, elle y mêle un commentaire imprégné de *volontarisme* qui non seulement dessert son propos, mais qui n'est même pas soutenu de manière conséquente dans ce livre. Ainsi, par exemple, après avoir parlé du « refus du temps », d'une « décision essentielle » de rejeter l'étant hors du temps, elle adapte la célèbre formule heideggerienne de l'« oubli de l'Être » pour imputer à Parménide la responsabilité d'un « oubli du temps », et elle conclut en affirmant que « l'étant parméniénien se pose comme indifférence radicale au temps » (p. 274).

Ce livre ne fait pas la moindre contribution originale aux études parméniennes et n'offre même pas une discussion de la littérature pertinente sur ce qui est annoncé comme son sujet. Résultant de la décoction d'une thèse de doctorat soutenue en Sorbonne, voici un travail qui aurait grandement profité d'une plus longue distillation et de plusieurs années de mûrissement avant d'être servi encore tout fumant au public. Il serait fastidieux d'en énumérer tous les défauts, dont le style, inutilement verbeux,

emprunté, pompeux, alambiqué – *esti* et *ouk esti* sont présentés à maintes reprises comme des « instruments » du « dire-pensant » ! –, n'est pas le moindre. Bref, il s'agit d'un travail estudiantin d'une vacuité navrante, aussi bien d'un point de vue philosophique que philologique, dont on se demande comment il a pu être publié.

*Département des sciences sociales*  
*Collège militaire royal de Saint-Jean*

80